



RÉGION ACADEMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ

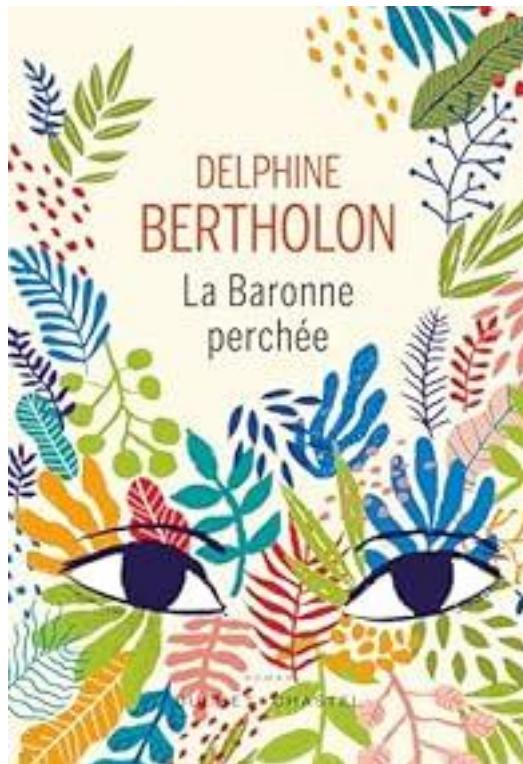
Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique
et culturelle

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

L'ÉCHAPPÉE LITTÉRAIRE

édition 2025-2026



dossier réalisé par Déborah Weider,
enseignante missionnée en service éducatif
dispositif régional L'Échappée littéraire

L'Échappée littéraire est un dispositif initié par la Région Bourgogne-Franche-Comté

La Baronne perchée

« Jamais Billie n'aurait pensé vivre un jour dans les arbres.
Jamais, non plus, elle n'aurait cru que, vu d'ici, l'océan prendrait à ce point une autre dimension. »

p. 9

Delphine Bertholon



Delphine Bertholon est une romancière et scénariste française.

Après des études de lettres (hypokhâgne, khâgne, licence et maîtrise), elle se destine au professorat, mais y renonce pour se consacrer à l'écriture. Dans la vingtaine, elle commence à publier ses premiers romans, notamment *Les dentelles mortes* (des Gratte-ciel, 1998), qui obtient le Prix du roman de la Ville de Villeurbanne. *Cabine commune* (2007), chronique acide et drôle, entièrement dialoguée, dans une cabine d'essayage, a reçu un bon accueil critique.

Le roman

Billie, treize ans, décide que les vacances ne seront pas ordinaires cette année. Plutôt que de suivre ses camarades vers les plages ou les routes balisées, elle choisit de s'échapper — littéralement — en s'installant dans une cabane suspendue au cœur d'un parc d'accrobranche désert face à l'océan. Un refuge de bois, de feuilles, de solitude, en haut d'un arbre. Un décor sauvage où le silence permet de se retrouver.

Pourquoi cette fuite ? Parce que l'absence pèse. Sa mère est « partie » à sa naissance, comme effacée de son souvenir, et Léo, son père, est souvent épuisé, parfois absent. Bien que l'amour soit là, il semble habité par la mélancolie. Blessée par ce vide, Billie cherche à attirer l'attention et surtout à comprendre ce qu'on lui cache : ce mystère autour de ses racines.

Perchée dans sa cabane, Billie prend le temps — le temps de penser, de questionner, de se confronter à ce silence familial. Elle se sent plus libre entre les branches, plus proche de ce qui lui manque. Mais son isolement finit par déclencher une réaction : Léo, pris de panique, prend conscience de cet éloignement silencieux qui se creuse entre eux deux. Il part à sa recherche, tâtonnant, pris au piège de ses propres regrets.

Et puis, il y a cet inconnu... celui qui surgit dans la forêt de Billie, qui la cherche peut-être pour ses propres raisons. Un élément mystérieux qui vient compliquer le refuge mais aussi ouvrir des chemins inattendus.

Parcours thématique

Recherche d'identité : vers la quête de soi

Le roman met en scène une adolescente en pleine métamorphose intérieure, qui éprouve le besoin viscéral de se définir par elle-même. Billie ressent le besoin de s'affirmer et de prouver qu'elle existe, notamment aux yeux de son père. Elle part vivre « perchée » pour s'extraire d'un quotidien dans lequel elle ne se sent pas entendue ni vue. Sa fugue, loin d'être un simple caprice, devient une affirmation d'existence : « Je suis là, regardez-moi enfin ». Son choix de se réfugier dans un arbre n'est pas anodin : en se perchant, elle s'extract du sol instable de son quotidien et accède à une hauteur symbolique, celle de la recherche de sens, tout en revendiquant d'autres racines que celles qu'on lui a données à voir. Comme dans un rite initiatique, Billie s'ancre et s'élève tout à la fois afin de mieux se voir et se trouver.

Référence pour accompagner la lecture

***L'Attrape-cœurs*, de J. D. Salinger, 1951**

Holden Caulfield, comme Billie, cherche à se définir dans un monde d'adultes qu'il trouve incompréhensible. Leur errance symbolise une quête intérieure plus qu'une véritable fuite.

Silences, non-dits et relations familiales

Le roman explore la relation père-fille, les blessures héritées, l'absence – tant physique que psychologique –, ainsi que les répercussions d'un passé secret ou mal assumé (la maman disparue, le chagrin du père, la mère de Billie). La famille apparaît ici comme un espace fracturé, marqué par le deuil inaccompli et les blessures tues. Le père, enfermé dans sa douleur et son mutisme, peine à être une présence véritable. L'absence maternelle creuse un manque fondateur chez Billie. Le roman met en lumière cette idée que ce qui n'est pas dit pèse autant, sinon plus, que ce qui est exprimé. Le silence devient un héritage qui se transmet malgré soi, et contre lequel l'enfant tente de lutter par son geste radical.

Référence pour accompagner la lecture

***Un Cœur simple*, de Gustave Flaubert, 1877**

Les silences et non-dits familiaux rappellent ceux qui pèsent sur Félicité, marquée par les absences et la distance affective. Plus largement, la littérature regorge de familles brisées ou taiseuses (cf. *Vipère au poing* d'Hervé Bazin).

Fugue, évasion et refuge

La fugue de Billie n'est pas seulement un acte de rébellion, c'est aussi un refuge, une manière de suspendre le temps, de se retirer pour mieux se confronter à ce qui ne va pas. L'installer dans les arbres symbolise ce besoin de distance, de hauteur. Billie choisit la fugue non pas comme fuite irresponsable, mais comme espace de respiration. Elle crée une parenthèse, un interstice dans le cours ordinaire du temps. Le parc d'accrobranche désaffecté devient une sorte de royaume secret, un lieu où elle échappe aux regards et aux attentes, mais aussi où elle se confronte à elle-même. Cette « suspension » traduit le paradoxe de l'adolescence : vouloir s'extraire du monde tout en cherchant désespérément à y trouver sa place.

Référence pour accompagner la lecture

***Sans Famille*, d'Hector Malot, 1878**

Rémi, enfant abandonné, parcourt la France dans une fugue initiatique. La fuite devient un moyen de construire son identité et de transformer une épreuve en apprentissage.

La jeunesse et la révolte silencieuse

Billie est jeune mais pleine de volonté : elle agit, provoque, interroge. Son acte est léger en apparence, mais lourd de sens. Le roman montre ce que la jeunesse peut porter comme force, comme espoir, comme élan, mais révèle également ses freins et ses fragilités. À travers Billie, Bertholon dresse le portrait d'une jeunesse à la fois fragile et insoumise. Son geste n'est pas tonitruant, mais il a la force des révoltes muettes : il déstabilise, il inquiète, il oblige les adultes à se remettre en question. Cette forme de résistance douce mais ferme illustre la manière dont les adolescents contestent un ordre établi, non par de grands discours mais par une obstination têtue à s'extraire de ce qui les étouffe.

Référence pour accompagner la lecture

***Les quatre-cents coups*, de François Truffaut, 1959**

Antoine Doinel incarne la révolte adolescente : silencieuse, maladroite, mais profondément poignante. Comme Billie, il choisit l'évasion (ici jusqu'à la mer) comme moyen d'expression.

L'héritage familial : le poids du passé

L'idée que les racines (traumatismes, comportement des parents, histoire familiale) façonnent mais peuvent aussi peser : ce qu'on choisit de porter, ce dont on voudrait se libérer. Chaque individu hérite d'une histoire familiale qui le façonne, parfois malgré lui. Billie porte en elle les manquements, les douleurs et les secrets de ses parents. Mais son geste traduit aussi une volonté de rompre ce cycle, de dire : « je ne serai pas seulement le produit de vos blessures ». La hauteur de son refuge devient l'image d'un désir d'émancipation : elle veut regarder son passé de haut, pour mieux écrire son avenir.

Référence pour accompagner la lecture

Les Rougon-Macquart, d'Émile Zola, 1871-1893

Toute la fresque naturaliste repose sur la transmission héréditaire des tares et des passions. Billie, à son échelle, illustre cette tension entre héritage subi et désir de se libérer.

La solitude, le manque — et le besoin de reconnaissance

Le manque (de la mère, de la présence paternelle, de reconnaissance) est un moteur du récit. Le besoin que l'on ait conscience de notre existence, que notre absence se remarque, dit quelque chose de vital. La solitude de Billie est immense, presque tangible. Son départ ne vise pas seulement à se cacher, mais à éprouver la valeur de son absence. Elle espère que son père s'apercevra enfin de ce vide, qu'il sera contraint de mesurer l'importance de sa présence à lui. Cette solitude devient alors un cri muet, un langage par défaut : si les mots manquent dans la cellule familiale, alors l'absence devient la seule manière de signifier le besoin d'amour et de reconnaissance.

Référence pour accompagner la lecture

Les Chants de Maldoror, d'Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont, 1869

L'isolement du narrateur et sa révolte existentielle rappellent la solitude de Billie, même si le ton diffère. Plus accessible : *Les Fleurs du mal* de Baudelaire, où l'on retrouve ce besoin d'être reconnu malgré la mélancolie.

Le rapport à la nature comme espace de vérité et de liberté

L'arbre, la cabane, le parc d'accrobranche abandonné : ce ne sont pas juste des décors. Ce sont des lieux symboliques où Billie peut respirer, penser, se sentir libre. Ils jouent un rôle essentiel dans son processus. L'arbre, refuge de Billie, joue un rôle symbolique majeur. Il incarne une nature protectrice, maternelle même, qui accueille là où les humains échouent. L'arbre est verticalité, enracinement et élévation : il relie la terre et le ciel, le passé et l'avenir, la douleur et l'espérance. Dans la cime, Billie trouve une liberté qui échappe aux murs domestiques, un espace où elle peut respirer, rêver, et renouer avec elle-même. La nature est ici ce qui soigne quand les liens humains échouent.

Dans *La Baronne perchée*, la nature occupe une place centrale : elle n'est pas seulement un décor, mais un véritable espace de transformation intérieure. Pour Billie, la jeune protagoniste, se réfugier dans la cabane au fond du jardin ou dans les arbres, c'est fuir un monde d'adultes marqué par les mensonges, les non-dits et les blessures familiales. La nature devient alors un espace de retrait, mais aussi un lieu de vérité. Loin des contraintes sociales, des jugements et des attentes, Billie peut enfin être elle-même. Son rapport à la nature s'apparente à une quête d'authenticité : dans cet environnement simple et silencieux, elle se confronte à ses émotions, à ses peurs, à ce qu'elle est vraiment.

La nature représente également un espace de liberté, en opposition au monde clos et étouffant de la maison familiale. En grimpant, en se perchant, Billie échappe symboliquement à l'autorité et à la douleur. Comme l'élévation physique du personnage le suggère, la hauteur devient une métaphore de l'émancipation : elle

prend de la distance, au sens propre comme au figuré. Cet éloignement lui permet de penser, de respirer, de se réapproprier sa vie. Là où la maison incarne la contrainte, la cabane devient un territoire personnel, un lieu de souveraineté.

Mais cette liberté n'est pas une rupture définitive avec le monde : elle ouvre au contraire la voie à une réconciliation. Dans la solitude et le silence de la nature, Billie apprend à écouter, à ressentir, à comprendre ce qui la lie encore à sa famille. Le contact avec la nature agit comme un révélateur — une forme de vérité intérieure se dévoile à mesure que le bruit du monde s'efface. Bertholon inscrit ainsi son héroïne dans une démarche de guérison : le retour à la nature est un retour à soi.

Par cette représentation, l'autrice renouvelle un motif littéraire ancien — celui du refuge dans la nature comme espace de vérité. À la manière des romantiques, elle montre que la nature est un miroir de l'âme, un lieu où l'être humain peut se dépouiller des apparences et retrouver une forme d'équilibre. Mais chez elle, cette liberté n'est pas naïve : elle suppose un courage, celui d'affronter ses blessures pour mieux se reconstruire.

Référence pour accompagner la lecture

Walden ou la Vie dans les bois, de Henry David Thoreau, 1854

Retrait volontaire dans la nature pour y trouver vérité et liberté. Comme Billie dans son arbre, Thoreau fait de la nature un refuge et un miroir pour la réflexion personnelle.

Réparation, réconciliation

Lentement, les personnages — notamment le père — sont amenés à se confronter à leurs manquements, à l'indifférence et aux silences qui ont fragilisé le lien familial. La Baronne perchée met en lumière la difficulté de la communication entre les êtres, surtout au sein de la cellule familiale, où les non-dits pèsent souvent plus lourd que les paroles. À travers la fugue de Billie, Delphine Bertholon explore la portée symbolique d'un retrait du monde : l'isolement n'est pas ici une fuite égoïste, mais un acte de résistance et de survie. Ce geste radical agit comme une secousse salutaire, un électrochoc qui force les proches — en particulier le père — à sortir de leur torpeur émotionnelle. Billie, en s'éloignant, rend visible ce qui jusque-là était tu : la douleur, le manque d'attention, les blessures accumulées dans le silence.

Ainsi, le roman trace un chemin vers la possibilité d'une réparation. Le temps de la solitude devient celui de la réflexion et de la prise de conscience, autant pour Billie que pour son entourage. L'autrice refuse le désespoir : elle propose une vision profondément humaine et nuancée des relations familiales, où l'erreur et le pardon coexistent. La réconciliation, esquissée à la fin du récit, ne gomme pas le passé, mais ouvre la voie à un dialogue possible. Chez Bertholon, il n'est jamais trop tard pour recoudre les déchirures : les liens peuvent être retissés, à condition d'accepter de nommer enfin les douleurs et de regarder les failles en face.

Référence pour accompagner la lecture

Un Sac de billes, de Joseph Joffo, 1973

L'Échappée littéraire 25-26 – La Baronne perchée, de D. Bertholon

Même si le contexte est très différent, ce récit met en valeur la capacité de résilience et la possibilité de renouer des liens familiaux malgré les épreuves. On peut aussi penser à *Le Grand Meaulnes* (Alain-Fournier), où la réconciliation se rêve plus qu'elle ne s'accomplit.

Propositions pédagogiques

En plus des propositions ci-dessous, ne pas hésiter à consulter le vade-mecum qui liste toute une série d'actions possibles pour travailler les œuvres mais aussi préparer les rencontres avec les auteurs.

Écrire

Vivre perché

Dire aux élèves d'imaginer qu'ils viennent de grimper dans un arbre et qu'ils décident d'y rester. Ils doivent écrire un court texte dans lequel ils décrivent leur nouvel environnement perché (arbre, cabane, sensations, odeurs, bruits), expliquent les raisons de leur geste (colère, tristesse, besoin d'air, quête de liberté...), imaginent la réaction de leur entourage (parents, amis, passants), terminent par une réflexion personnelle : comptent-ils redescendre un jour ? Pourquoi ?

Dire

Les voix des personnages – Dialogue perché

Incarner Billie, perchée dans son arbre. Un proche (père, mère, frère, amie...) vient lui parler depuis le sol. L'un des élèves joue Billie (il/elle doit justifier sa fugue et son choix de rester perchée). L'autre joue le proche (il/elle essaie de convaincre Billie de descendre). Cet exercice permet de travailler sur les émotions et l'argumentation pour justifier de sa position et essayer de faire fléchir l'autre (distinction persuader/convaincre).

Débats :

Fuir, est-ce la meilleure façon de se faire entendre ?

Fuir est-il un acte de courage ou de lâcheté ?

Accueil de l'autrice

- **Mener l'une des questions** de débat proposée avec l'autrice.
- **Un chemin de mots** : Les élèves écrivent sur des feuilles ou post-it colorés des phrases du roman qui les ont marqués (ou des phrases qu'ils inventent à partir de ses thèmes). On les colle au sol ou sur les murs du couloir qui mène à la salle : l'autrice traverse ainsi un « couloir littéraire ».
- **Une haie d'honneur poétique** : Les élèves forment deux rangées à l'entrée, chacun tenant une pancarte avec un mot-clé inspiré du roman (*liberté, silence, arbre, famille, fugue, solitude...*). Quand elle passe, les élèves lisent ces mots à voix haute comme un petit chœur.

EN ÉCHO...

Autour de l'auteur et de l'œuvre

▶ [Des silences familiaux à la fugue littéraire](#) : l'autrice présente son roman.

Pour accompagner la lecture

📘 « **La Solitude** », de Charles Baudelaire, *Petits poèmes en prose*

Ce texte explore le sentiment de solitude, l'intériorité, le mal-être vis-à-vis du monde — ce qui résonne beaucoup avec Billie qui choisit de s'isoler dans la cabane.

📘 « **Qui n'aime pas la solitude n'aime pas la liberté** », d'Arthur Schopenhauer

Un texte philosophique plus court qui permet de confronter la solitude comme condition de la liberté, comme dans le choix volontaire de l'isolement par Billie.

📘 *L'Exil et le Royaume* d'Albert Camus, 1957

Les nouvelles « L'Hôte » ou « La Femme adultère » confrontent des personnages à l'isolement, au regard de l'autre, à l'absurdité ou à la quête de sens.

📘 *Le Baron perché*, d'Italo Calvino, 1957

Le deuxième roman de la trilogie *Nos ancêtres*, source d'inspiration explicite et revendiquée de Delphine Bertholon, met en scène un jeune personnage dans une situation analogue à celle de Billie mais dans un contexte et pour des motifs différents. Confronter les deux œuvres permettrait de mettre au jour ces motivations et les enjeux qui les sous-tendent.

ANNEXES

ANNEXE 1 : « Le Vallon », d'Alphonse de Lamartine

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscur vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux ;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
À n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence ;

Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
À l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière ;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais ;
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne,
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux ;
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :
Détache ton amour des faux biens que tu perds ;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre ;
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon ;
Avec les doux rayons de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence :
Sous la nature enfin découvre son auteur !
Une voix à l'esprit parle dans son silence :
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur ?

Alphonse de Lamartine, *Méditations poétiques*, 1820

ANNEXE 2 : « L’Albatros », Charles Baudelaire

Souvent, pour s’amuser, les hommes d’équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l’azur, maladroits et honteux,
LaisSENT piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d’eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu’il est comique et laid !
L’un agace son bec avec un brûle-gueule,
L’autre mime, en boitant, l’infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l’archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l’empêchent de marcher.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, 1857

ANNEXE 3 : L’étranger, d’Albert Camus

Au bout d’un moment, je suis retourné vers la plage et je me suis mis à marcher.

C’était le même éclatement rouge. Sur le sable, la mer haletait de toute la respiration rapide et étouffée de ses petites vagues. Je marchais lentement vers les rochers et je sentais mon front se gonfler sous le soleil. Toute cette chaleur s’appuyait sur moi et s’opposait à mon avance. Et chaque fois que je sentais son grand souffle chaud sur mon visage, je serrais les dents, je fermais les poings dans les poches de mon pantalon, je me tendais tout entier pour triompher du soleil et de cette ivresse opaque qu’il me déversait. A chaque épée de lumière jaillie du sable, d’un coquillage blanchi ou d’un débris de verre, mes mâchoires se crispaienT. J’ai marché longtemps.

Je voyais de loin la petite masse sombre du rocher entourée d’un halo aveuglant par la lumière et la poussière de mer. Je pensais à la source fraîche derrière le rocher. J’avais envie de retrouver le murmure de son eau, envie de fuir le soleil, l’effort et les pleurs de femme, envie enfin de retrouver l’ombre et son repos.

Albert Camus, *L’Etranger*, 1942